Une étude des marqueurs discursifs. Analyse contrastive des marqueurs *on dirait que* et *parece que*

TRABAJO DE FIN DE MÁSTER

MÁSTER HISPANO-FRANCÉS EN LENGUA FRANCESA APLICADA

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE DE MADRID Y UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS IV

Curso: 2017-2018

Alumno: SILVIA GEORGIANA MIHU CIBU

Tutor: Sonia Nathalia Gómez-Jordana Ferary

INDEX

1. Introduction …. 3

2. Développement 5

2.1. Quelques notions de base sur les marqueurs discursifs …..... 5

- Terminologie et approches théoriques ….....5

2.1.1 Deux processus associés aux marqueurs discursifs …..... 8

- Grammaticalisation …..... 8
- Pragmaticalisation …..... 14

2.2 Etude contrastive des marqueurs *on dirait que* et *parece que* 16

- Niveau syntaxique …..... 16
- Niveau sémantique …..... 20
- Niveau pragmatique …..... 28

3. Conclusion …..... 37

4. Bibliographie et sitographie …..... 39

1. Introduction

Les langues évoluent selon l'usage que l'on fait d'elles. A. Meillet dans son article *Linguistique historique et linguistique générale* (1921) affirme que le langage est un fait social, et, en tant que fait social, *le changement linguistique traduit l'action exercée sur ce fait social par d'autres faits sociaux*. Cette évolution peut se faire dans plusieurs niveaux de la langue : lexical, morphologique, phonologique ou sémantique. Nous pouvons ainsi énumérer plusieurs processus que la linguistique traditionnelle a distingué pour enrichir une langue : l'emprunt, l'analogie, la compositionnalité, les lois phonétiques, etc.

Plus récemment, la linguistique s'est intéressée à deux nouveaux processus : la grammaticalisation, qui permet de changer la catégorie d'un mot par une catégorie plus grammaticale et la pragmaticalisation, qui, toujours en rapport avec la grammaticalité, joue sur le plan pragmatique des mots ou des expressions en ajoutant des sens ou des valeurs qu'originalement ils ne comportaient pas.

Nous allons consacrer ce mémoire aux *marqueurs discursifs*, catégorie qui relève d'un enrichissement de la langue et qui est en rapport avec les processus de grammaticalisation et de pragmaticalisation. Pour cela, nous nous sommes posés plusieurs questions à ce sujet : qu'est-ce qu'un marqueur discursif ? Comment sont-ils formés les marqueurs discursifs ? Comment peut-on reconnaître un marqueur discursif ? Quel est l'impact des marqueurs discursifs dans la langue ?

Pour répondre à ces questions, nous allons dédier notre première partie à présenter quelques notions de base des marqueurs discursifs et leurs approches théoriques selon les travaux faits à ce sujet jusqu'à maintenant. Ensuite, nous allons développer les processus de grammaticalisation et de pragmaticalisation en rapport avec les marqueurs discursifs. Nous allons nous appuyer pour cette base théorique notamment dans les travaux de Dostie (2004) sur la pragmaticalisation et les marqueurs discursifs, mais aussi sur les travaux de J-C Anscombre et O. Ducrot (1976) sur l'argumentation dans la langue et leurs travaux sur des cas de marqueurs discursifs tels que *même* (J-C Anscombre 1973), *mais*, *presque* (J-C Anscombre, O. Ducrot 1983).

Une seconde partie du travail constituera le cas pratique, ce sera une étude contrastive des marqueurs *on dirait que* en français et *parece que* en espagnol. Comment sont-ils construits dans la phrase? Quels sont leur caractéristiques en tant que marqueurs? Quels sont les valeurs qu'ils peuvent exprimer? Est-ce que ces marqueurs sont commutables entre eux dans l'autre

langue? Quelles sont les similitudes et les divergences entre ces deux marqueurs? Pour répondre, nous avons élaboré deux corpus d'une centaine d'exemples dans chaque langue afin de pouvoir réaliser une étude contrastive d'un point de vue descriptif. Cette étude contrastive s'articulera dans 3 niveaux de la langue: niveau syntaxique, niveau sémantique et niveau pragmatique.

Notre objectif avec ce mémoire est de donner un aperçu général des marqueurs discursifs en basant notre réflexion sur les études déjà faites jusqu'à maintenant. De cette manière, nous serons capables de réaliser l'étude contrastive à partir des notions théoriques présentées et les mettre en rapport avec nos marqueurs discursifs. Nous voulons également établir des similitudes et des divergences entre les deux marqueurs afin de contribuer à leurs études.

2. **Développement**

2.1 Terminologie et approches théoriques des MD

- **Quelques notions de base sur les marqueurs discursifs**

L'intérêt pour les marqueurs discursifs est relativement récent, les linguistes s'y intéressant à partir des années 70, en même temps que les théories de l'énonciation et de la pragmatique deviennent un des sujets d'étude principaux. La linguistique traditionnelle n'ayant pas les outils théoriques nécessaires pour aborder ce sujet.

Les travaux à propos des marqueurs linguistiques jusqu'à nos jours sont plutôt de tendance descriptive, fonctionnelle, diachronique ou contrastive, mais il n'y a pas vraiment une approche formelle qui cerne un cadre théorique des marqueurs discursifs. Cela devient vraiment difficile vu l'hétérogénéité catégorique des marqueurs discursifs. Ainsi, on trouve des marqueurs dans pratiquement toutes les catégories lexico-grammaticales : adverbes (*apparemment*), adjectifs (*bon*), verbes (*tu sais/tu vois*), locutions adverbiales (*en même temps*), substantifs (*quoi*), injonctions, (*écoute*), conjonctions (*mais/donc*), etc.

Les travaux faits jusqu'à aujourd'hui se basant sur un marqueur discursif concret, la terminologie varie selon le chercheur et son intérêt d'étude ainsi que son horizon intellectuel de provenance. Cette variété terminologique nous permet de trouver plus d'une vingtaine de termes pour désigner un marqueur discursif : marqueur pragmatique, opérateur discursif, particule discursive, particule énonciative, mot du discours, expression pragmatique, connecteur pragmatique, etc. (Dostie 2004, 13).

Malgré les nombreux travaux faits dans ce domaine dans les dernières années, les limites théoriques restent floues et il devient de plus en plus difficile d'arriver à un point commun en ce qui concerne une approche théorique et, encore plus, la terminologie. Pour notre travail nous allons utiliser le terme de *marqueur discursif* au sens large, déjà utilisé par les linguistes J.C Ansombre (1973), O. Ducrot (1976), Traugott (1993), H. L Andersen (2007), entre autres.

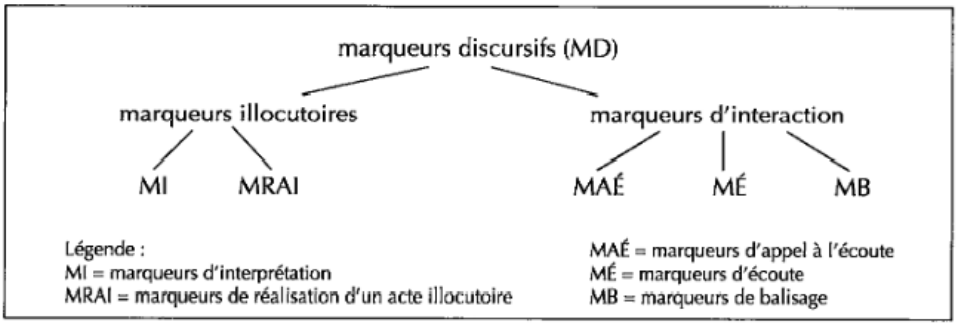
Cependant, nous allons citer quelques caractéristiques générales de base des marqueurs discursifs mentionnées dans Dostie 2004, que l'on va appliquer à nos marqueurs (*on dirait que* / *parece que*) :

- Sur le plan phonologique, les marqueurs discursifs constituent souvent des unités prosodiques indépendantes, ils peuvent même être extérieurs de la structure de la

phrase. Ce n'est pas le cas de nos marqueurs, cette propriété peut s'appliquer à des marqueurs comme *ben, là, tu parles*.

- Morphologiquement, les marqueurs discursifs peuvent être un lexème (comme *voyons*) ou un phrasème (comme *on dirait que*). D'ailleurs, ils sont souvent des structures figées ou quasi figées.
- Par rapport au plan syntaxique, on peut généralement les extraire sans que la grammaticalité de la phrase soit affectée. En plus, ils peuvent changer leur position dans l'énoncé, sauf s'il s'agit des mots-phrases (c'est le cas de *on dirait que*).
- Sur le plan sémantique, les marqueurs discursifs ne modifient pas généralement la valeur de vérité des énoncés.
- Pragmatiquement, les marqueurs discursifs sont multifonctionnels. Ils peuvent donner accès à la subjectivité, au sous-jacent, aux aspects implicites de la phrase. Ils peuvent avoir souvent une valeur modalisatrice (applicable à nos marqueurs). D'ailleurs, ils peuvent également marquer les tours de parole, structurer la conversation ou donner des indices sur le contexte de l'énonciation.

Dostie 2004, 79, propose aussi une esquisse d'une typologie des marqueurs discursifs :



dans laquelle elle oppose les mots-phrases aux lexies détachées. Les marqueurs illocutoires d'une part, et les marqueurs d'interaction d'autre part. Les marqueurs illocutoires se sous-divisent en marqueurs d'interprétation, qui servent à orienter l'interprétation (ex. *écoute, tu sais, tu vois*), et en marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire, qui accomplissent l'acte illocutoire en traduisant l'état psychologique de l'énonciateur (ex. *tu parles, quand même !, en tout cas*). Les marqueurs d'interaction présentent 3 types : marqueurs d'appel à l'écoute, qui assurent la communication avec l'interlocuteur (ex. *tu sais?, n'est-ce pas?, hein?*), marqueurs d'écoute, qui permettent au co-énonciateur de montrer qu'il est engagé avec le discours de son interlocuteur, ce n'est pas un changement de tour de parole, ils se superposent au discours de l'énonciateur (ex. *hum hum, ouais, OK*) et marqueurs de balisage, qui marquent la fin d'une

étape dans une intervention et permettent, d'une part, à l'énonciateur de rythmer son discours, et d'autre part, au co-énonciateur de digérer de ce son énonciateur vient de dire (ex. *là, OK, t'sais*).

Nos marqueurs *on dirait que* / *parece que* se situeraient plutôt dans le type de marqueurs illocutoires, vu qu'ils constituent des mots-phrases et qu'ils servent à apporter une interprétation à l'énonciation.

Or, cette esquisse de Dostie n'est pas une approche formelle définitive sur les marqueurs discursifs, elle est seulement une des propositions d'une approche formelle, que l'on a voulu présenter vu que son travail est une des bases théoriques pour élaborer notre étude. Néanmoins, il ne faut pas prendre cette esquisse, ni les propriétés générales mentionnées *supra*, comme un modèle de base théorique des marqueurs discursifs.

Il reste un point important à mentionner sur les marqueurs discursifs : c'est leur rapport avec la *grammaticalisation* et la *pragmaticalisation*, deux processus qui sont en relation avec leur origine.

2.2.1 Deux processus associés aux marqueurs discursifs : grammaticalisation et pragmaticalisation.

La grammaticalisation et la pragmaticalisation sont considérés comme des processus d'évolution d'une langue. Ils permettent d'enrichir une langue avec des nouvelles formes et sens. Ils sont en rapport avec les marqueurs discursifs dans la mesure où ceux-ci contribuent aussi à l'enrichissement grammatical et sémantique d'une langue, et on peut associer ces processus avec leur formation.

Grammaticalisation

C'est A. Meillet qui, en 1912, a employé pour la première fois le terme de *grammaticalisation* pour décrire le procès par lequel "se constituent les formes grammaticales", le republiant en 1958. Actuellement, la grammaticalisation est un sujet en efervescence chez les linguistes, qui s'y intéressent surtout après le livre de Hopper et Traugott, intitulé *Grammaticalization* (1993). Cependant, étant donné que des chercheurs de divers champs d'étude s'y sont intéressés et ont

employé ce terme pour leurs études, il est difficile de donner une définition exacte de la grammaticalisation.

Afin d'essayer d'introduire ce terme, on va d'abord voir la définition donnée par Meillet :

> "Sans avoir jamais été perdu de vue, l'autre procédé d'innovation, le passage de mots autonomes au rôle d'agents grammaticaux, a été beaucoup moins étudié durant les quarante dernières années. On commence maintenant à s'y attacher de nouveau. L'importance en est en effet décisive. Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble du système existant, la « grammaticalisation » de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression linguistique, transforme l'ensemble du système. Ce type d'innovations résulte d'ailleurs, comme les innovations analogiques, de l'usage qui a été fait de la langue, il en est une conséquence immédiate et naturelle." Meillet, 1958

Pour Meillet, la grammaticalisation c'est le processus par lequel une unité lexicale (ce qu'il appelle *mot autonome*) devient une unité grammaticale. Ce processus sert à créer de nouvelles formes dans la langue, contribue à l'évolution de la langue selon l'usage que les parlants en font d'elle.

Hopper et Traugott (2003) donnent la définition suivante :

> "grammaticalization" refers to that part of the study of language change that is concerned with such questions as how lexical items and constructions come in certain linguistic contexts to serve grammatical functions or how grammatical items develop new grammatical functions. (...) When a content word assumes the grammatical characteristics of a function word, the form is said to be "grammaticalized". Quite often what is grammaticalized is not a single content word but an entire construction that includes that word (...)

On peut retenir de la définition de Hopper et Traugott que la grammaticalisation ne change pas que la construction d'un mot ou d'un mot phrase, mais la construction en sa totalité avec son contexte. Ce point avait déjà été traité aussi par Lehmann en 1992 :

> "Grammaticalization does not merely seize a word or morpheme … but the whole construction formed by the syntagmatic relations of the elements in question."

Marchello-Nizia 2006, s'intéresse aussi au processus de grammaticalisation et elle la défine ainsi :

> "On nomme 'grammaticalisation' un type de changement linguistique très répandu dans toutes les langues du monde. On a coutume, dès l'origine, de le décrire par son résultat : c'est le

> processus par lequel *des lexèmes deviennent des morphèmes*. Ces nouvelles unités grammaticales servent soit à coder des relations qui n'étaient pas codées grammaticalement auparavant, soit qui l'étaient mais différemment" […] "Mais on a aussi coutume depuis une vingtaine d'années d'utiliser le même terme pour désigner la description théorique de ce phénomène d'enrichissement de la grammaire des langues. Dans ce sens, l'approche dite de la 'grammaticalisation' analyse les processus d'apparition des formes grammaticales dans les langues, et les régularités repérables dans ces processus. Ainsi, selon les cas, le mot 'grammaticalisation' désigne soit un phénomène de changement, soit l'étude théorique de ce changement, avec son outillage conceptuel et ses procédures d'analyse." Marchello-Nizia 2006, 11,12

Et elle ajoute après

> "Un *phénomène de 'grammaticalisation'* est un processus de changement dynamique, et unidirectionnel, par lequel des mots lexicaux ou des constructions syntaxiques changent de statut et acquièrent un statut de forme grammaticale. L*'approche dite de la 'grammaticalisation'* est l'étude de ce phénomène à travers un modèle théorique, un cadre d'analyse, et une série de notions qui permettent de définir et d'interpréter, et donc de repérer et peut-être de prévoir, les différentes phases du changement en question." Marchello-Nizia 2006, 17

Plusieurs définitions exposées, nous allons maintenant présenter quelques caractéristiques du processus, en nous basant sur les travaux de Marchello-Nizia 2006 sur la grammaticalisation et de Dostie 2004 qui présente la grammaticalisation comme processus menant à la pragmaticalisation.

D'une part, Marchello-Nizia donne 3 traits fondamentaux qui définissent la grammaticalisation : la progression, l'unidirectionnalité et l'obligation. La grammaticalisation est un processus *progressif*, qui implique la coexistence des deux phases en même temps et chez un même locuteur. Le processus désignant le passage d'une unité lexicale à une unité grammaticale, ou d'une unité grammaticale à une unité plus grammaticale, désigne toujours la même direction de changement, lui donnant une spécificité d'*unidirectionnalité*. Marchello-Nizia souligne cette unidirectionalité à trois niveaux : formel (dans le cas où il y a une évolution formelle, celle-ci est toujours vers une forme plus réduite), catégoriel (l'évolution s'oriente toujours d'une catégorie majeure vers une catégorie mineure), et sémantique (le sens lexical change vers un sens grammatical, plus général et plus abstrait). L'*obligation* caractérise le processus de

grammaticalisation dans la mesure où l'on passe d'un statut catégoriel moins contraint (le lexique) à un statut catégoriel plus contraint (la grammaire).

Sur le plan sémantique, Meillet avait affirmé que le processus de grammaticalisation se caractérise par un "affaiblissement" du sens de l'unité lexicale. Cependant, Marchello-Nizia présente 4 constats sur la phase sémantique dans le processus de grammaticalisation :

> 1. il se produit non pas une dé-sémantisation (partielle ou totale), mais un déplacement du sens, métaphorique ou métonymique ;
> 2. les constructions qui sont le résultat de ce transfert sont presque toujours plus larges et plus nombreuses que celles du lexème d'origine ;
> 3. il y a en fait non pas un affaiblissement, mais une redistribution du sens (Sweetser 1988 : 392 ; Hopper & Traugott 2003[2] : 88) ;
> 4. et le sens grammatical est parfois plus complexe que ne l'était le sens lexical originel : c'est le cas par exemple pour les prépositions issues de noms (Heine, Claudi & Hünnemeyer 1991 : 109-113)
>
> Marchello-Nizia 2006, 79

Selon Marchello-Nizia, la grammaticalisation est un processus graduel, unidirectionnel et ancré dans la grammaire, qui ne perd pas pour autant la partie sémantique, sinon qu'il se produit un déplacement du sens vers un côté plus complexe, plus abstrait et plus subjectif.

Ce phénomène, qui est souvent associé à la grammaticalisation, a été appellé par Traugott comme "subjectification", selon laquelle on peut accéder à une interprétation abstraite et subjective du monde à travers des unités grammaticalisées.

En ce qui concerne le mode d'intégration et le fonctionnement des nouvelles unités grammaticales, il y a un certain nombre de tendances qui sont récurrentes dans le processus de grammaticalisation. Hopper a élaboré en 1991 une liste de "5 principes", qui sont des traits spécifiques du phénomène. Marchello-Nizia les présente :

1. Principe de stratification, selon lequel les unités d'origine différente peuvent coexister et interagir.
2. Principe de différenciation ou divergence, selon lequel la nouvelle valeur grammaticale acquise ne fait pas forcément disparaître ses fonctions ou emplois antérieurs.

3. Principe de spécialisation ou de sélection, selon lequel, à travers du processus de grammaticalisation, les moyens lexicaux de dire une même chose de plusieurs manières se réduit.
4. Principe de persistance ou de conservation, selon lequel une unité grammaticale conserve ses traces d'origine.
5. Principe de dé-catégorisation, les formes grammaticalisées passent des catégories majeures vers des catégories secondaires.

D'autre part, Dostie 2004 donne elle aussi une liste de principes, basée sur celle de Hopper 1991 et ajoutant d'autres, qui caractérisent la grammaticalisation, tout cela en rapport avec une évolution vers la pragmaticalisation. Elle signale les suivants : la décategorisation, la paradigmatisation, la persistante, l'attrition phonologique, la fixation de position, la coalescence, la réduplication, la superposition et la divergence. Nous allons commenter quelques-uns :

- D'un point de vue morphosyntaxique, la grammaticalisation implique une *décatégorisation*, une perte des marqueurs de catégorialité et des facultés syntaxiques qui se traduit par une perte de flexibilité syntaxique et un gain de figement. Dans le cas des verbes, par exemple, on remarque que des propriétés essentielles du verbe disparaissent progressivement (la capacité d'être nié séparément, ou de changer de mode verbal).
- Une nouvelle unité qui acquiert des nouvelles fonctions s'intègre à un nouveau paradigme.
- Phonétiquement, on remarque une érosion phonologique, ou une réduction. L'unité perd graduellement de la substance phonologique (c'est le cas de *bien* > *ben* en français ou *pues* en espagnol).
- La grammaticalisation se caractérise par une perte de liberté syntaxique, la coalescence, qui se traduit dans une augmentation des liens structurels et, en conséquence, dans une fixation de position.

Dostie souligne le caractère graduel de ces principes de la grammaticalisation vers la pragmaticalisation, considérée une sous-classe de la grammaticalisation. Cependant, il est difficile de savoir si les changements formels (syntaxique, morphologique et phonétique) sont en rapport cause-conséquence avec les changements sémantiques (désemantisation,

subjectification). Dostie répond à cette question qu'on peut juste affirmer qu'il y a un parallélisme entre ces deux mouvements, qui se produisent de forme graduelle, comme un continuum.

Il en reste encore deux principes, traités par Marchello-Nizia 2006, associés à la grammaticalisation, que Dostie met en question : la désemantisation et l'unidirectionnalité.

Selon quelques linguistiques, la grammaticalisation impliquerait une *désemantisation*, c'est à dire que l'unité lexicale perd progressivement son sens et acquiert à sa place un sens grammatical. Dostie est en désaccord avec ce principe dans la mesure où "on pourrait même dire qu'en se grammaticalisant ou en se pragmaticalisant, une unité devient souvent sémantiquement plus complexe" (Dostie 2004, 38). Cependant, comme on a déjà mentionné *supra* on peut dire que la perte du sens lexical n'implique pas forcément un appauvrissement sémantique, cela peut être considéré plutôt comme un élargissement de sens, dans la mesure où un élément grammaticalisé peut être utilisé dans plusieurs contextes et il peut renvoyer à la situation de l'énonciation, donnant des informations sur le contexte énonciatif. On peut appeler ça un "renforcement pragmatique", lié au processus de la pragmaticalisation.

Le principe d'*unidirectionnalité* a plusieurs versions. Selon la tradition linguistique, la grammaticalisation est toujours associée à une augmentation de la fusion morphologique et à une perte de liberté syntaxique. Une autre version de l'unidirectionnalité, plus courante, selon laquelle la grammaticalisation présente une unidirectionnalité en ce qui concerne le passage d'une unité lexicale à une unité grammaticale, jamais l'inverse. Dostie 2004 écarte l'hypothèse de l'unidirectionnalité comme principe central de la grammaticalisation si on prend en considération ces deux versions du principe, vu qu'on ne pourrait pas considérer les marqueurs discursifs comme résultants d'un processus de grammaticalisation. Or, selon Traugott il serait possible d'associer l'appartenance des marqueurs discursifs au processus de la grammaticalisation et l'unidirectionnalité dans la mesure où, d'une part, une unité avec un sens concret acquiert une valeur plus générale et abstraite, et d'autre part, la subjectivité du locuteur est de plus en plus marquée. Cette trajectoire unidirectionnelle pourrait être appliquée aux marqueurs discursifs et au processus de pragmaticalisation.

On passera donc à analyser le processus de pragmaticalisation et son rapport avec les marqueurs discursifs.

Pragmaticalisation

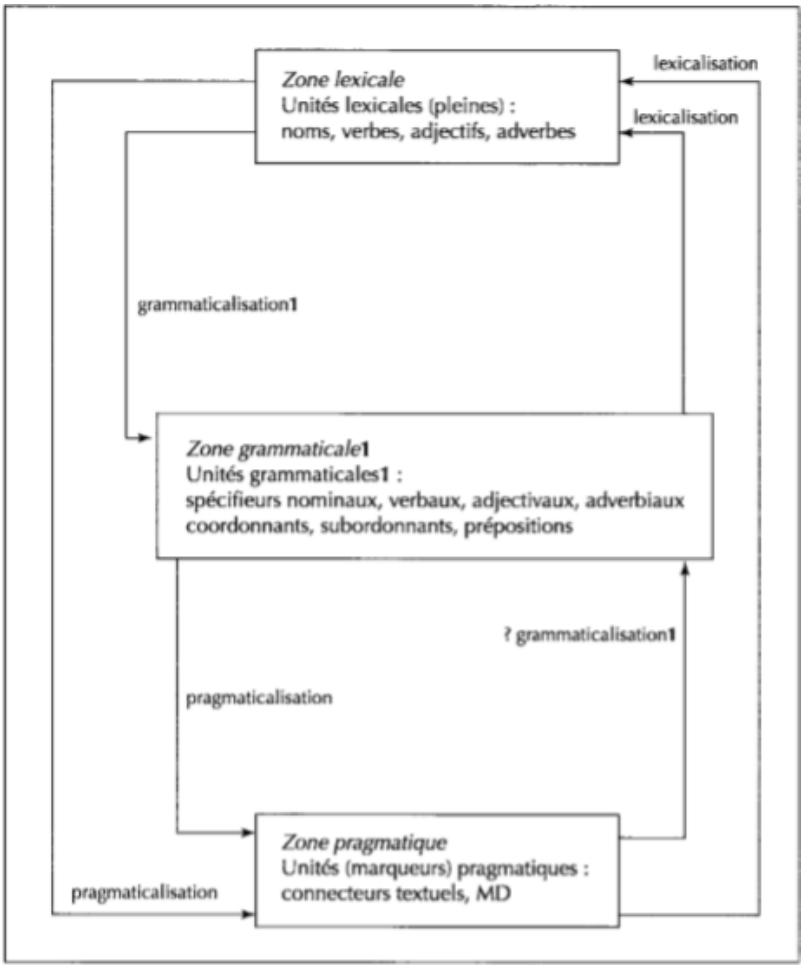
Plusieurs chercheurs ont employé le terme de “pragmaticalisation” pour désigner le processus qui est à l’origine des marqueurs discursifs. C’est Erman et Kotsinas qui ont introduit le mot :

> *In the following, however, we will argue that it is possible (but not necessary) for a lexical element to develop directly into a discourse marker without an intermediate stage of grammaticalization. As a consequence, we suggest that lexical items on their way to becoming function words may follow two different paths, one of them resulting in the creation of grammatical markers, functioning mainly sentence internally, the other resulting in discourse markers mainly serving as textstructuring devices at different levels of discourse. We reserve the term* grammaticalization *for the first of these two paths, while we propose the term* pragmaticalization *for the second one. (Erman et Kotsinas 1993)*
>
> Dostie 2004, 20

Dostie fait la différence entre la grammaticalisation et la pragmaticalisation ainsi :

> “D’une part, une unité lexicale peut développer des emplois grammaticaux ; elle aura alors été soumise à un processus de « grammaticalisation ». D’autre part, une unité lexicale / grammaticale peut développer des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel, mais bien, sur le plan conversationnel ; elle sera alors le résultat d’un processus de « pragmaticalisation ».” Dostie 2004, 20

Et elle propose une représentation pour illustrer les différents sous-cas qui font partie du processus de grammaticalisation en fonction de son résultat :



Il distingue 3 cas différents dans cette illustration :

Lexicalisation – une unité qui migre vers la zone lexicale

Grammaticalisation – une unité qui migre vers la zone grammaticale

Pragmaticalisation – une unité qui migre vers la zone pragmatique

Et elle commente chaque zone en rapport avec les modules de la grammaire :

La zone lexicale, en lien avec la catégorisation notionnelle, est composée des classes morphosyntaxiques de mots (noms, verbes, adjectifs, adverbes), qui sont en rapport avec les classes sémantiques (un nom désigne une entité, un adjectif désigne une propriété, etc.). Or, il peut y avoir des transgressions entre ces classes (par exemple, le prédicat nominalisé).

La zone grammaticale est associée avec la référence. Elle intègre les unités qui fournissent des informations des repères spatio-temporels et de quantité. Ainsi, on peut inclure dans cette zone les déterminants, les auxiliaires, les prépositions, mais aussi les coordonnants et les subordonnants qui lient des prépositions à l'intérieur d'un énoncé.

L'association des unités lexicales et des unités grammaticales permet la prédication, qui implique la formation des énoncés, ces deux unités assumant des rôles intraphrastiques.

La zone pragmatique comprend les unités pragmatiques, qui se chargent de fonctions pragma-sémantiques (liaison des actes illocutoires, réalisation des actes illocutoires, manifestation de son écoute, etc.) et qui font partie du plan macro-textuel. Contrairement aux unités lexicales et aux unités grammaticales, elles n'assument pas des rôles intraphrastiques et elles participent rarement au contenu propositionnel des énoncés.

On peut remarquer que Dostie inclut les marqueurs discursifs dans la zone pragmatique, et qu'ils résultent du processus de pragmaticalisation, que ce soit une unité lexicale ou une unité grammaticale qui migre vers la zone pragmatique.

On a observé donc que la grammaticalisation et la pragmaticalisation partagent des paramètres en commun, mais c'est le résultat du processus qui marque la différence. D'un processus de grammaticalisation en résultera une unité grammaticale, alors que d'un processus de pragmaticalisation on aura une unité pragmatico-discursive. Pour le cas d'un verbe comme *aller*, on peut dire qu'il a subi un processus de grammaticalisation pour devenir auxiliaire (*aller* du futur : morphème grammatical), mais il a subi aussi un processus de pragmaticalisation pour arriver au marqueur discursif *allez !* (mot pragmatique).

2.2. Etude contrastive des marqueurs *on dirait que* et *parece que*

Afin d'éclaircir un peu l'étude des marqueurs discursifs, nous voulons faire une étude contrastive français/espagnol de deux marqueurs discursifs. Notre objectif est de repérer des similitudes et des divergences entre ces deux marqueurs, selon 3 différents niveaux : syntaxique, sémantique et pragmatique.

Pour cela, nous avons élaboré deux corpus avec une centaine d'exemples de chaque langue. Le corpus français a été élaboré principalement à partir de la base de données Frantext. Pour le corpus espagnol, on s'est servi du corpus CREA (Corpus de Referencia del Español Actual), base de données de la RAE (Real Academia Española). Nos corpus ont été constitués à partir de textes, notamment littéraires mais aussi journalistiques ou scientifiques, qui datent entre 2000 et 2009.

Nous allons commencer d'abord l'étude contrastive au niveau syntaxique, où nous allons prendre en compte la morphologie des marqueurs discursifs ainsi que la structure syntaxique et grammaticale avec leur contexte textuel.

Niveau syntaxique

Morphologiquement, *on dirait que* est formé d'un pronom (*on*) + verbe *dire* conjugué à la 3e personne du singulier du conditionnel + *que*.

Parece que est une forme verbale impersonnelle, constituée du verbe *parecer* conjugué à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif + *que*.

Fr.

> (1) **On dirait que** les remous constants concourent à la gaieté de l'un, la fatigue des autres. (Garat, Anne-Marie (2006), *La rotonde: panorama*. Actes Sud, p.52)
>
> (2) Eh bien, dit-il, **on dirait que** les journalistes ne se pressent pas beaucoup pour parler de votre livre. (Echenoz, Jean (2001), *Jérôme Lindon*, Paris: Les Éd. De Minuit, p. 21)

Es.

> (3) Él la besa en la boca, y ella suspira, y **parece que** va a desmayarse de felicidad. (Álvarez Gil, Antonio (2002), *Naufragios*, Algaida, p. 142).
>
> (4) - Siempre habla de ti, y de tu padre y la librería y ese amigo que tenéis trabajando con vosotros, que Tomás dice que es un genio por descubrir. A veces **parece que** piense que

vosotros sois más su verdadera familia que la que tiene en casa. (Ruiz Zafón, Carlos (2001). *La sombra del viento*, Planeta, p.132)

En ce qui concerne la syntaxe, on peut dire que ce sont des marqueurs discursifs propositionnels (MDP), qui introduisent des propositions subordonnées complétives:

(1) **On dirait que** les remous constants concourent à la gaieté de l'un, la fatigue des autres.

MDP Proposition Subordonnée Complétive

(3) […] **parece que** va a desmayarse de felicidad.

MDP Prop.Sub.Complétive

On peut remarquer d'après ces exemples la présence optionnelle syntaxiquement des marqueurs discursifs (caractéristique commune de la plupart des marqueurs discursifs):

(2) Eh bien, dit-il, les journalistes ne se pressent pas beaucoup pour parler de votre livre.

(4) A veces piens*a* que vosotros sois más su verdadera familia que la que tiene en casa.

Ces deux phrases sont acceptables syntaxiquement et elles ont du sens sans les marqueurs discursifs.

En revanche, la présence de la proposition complétive est obligatoire:

*(2) Eh bien, dit-il, **on dirait que**.

*(3) Él la besa en la boca, y ella suspira, y **parece que**.

Suivant les normes syntaxiques, les propositions subordonnés complétives ont la fonction de COD avec une présence obligatoire. C'est pour cela que les marqueurs *on dirait que* et *parece que* ne peuvent pas être utilisés seuls, ils doivent être toujours suivis de leur proposition subordonnée complétive pour conserver le sens.

En plus, l'ordre MDP + Prop.Sub.Complétive est également nécessaire pour suivre les règles syntaxiques et maintenir le sens de la phrase:

*(1) Les remous constants concourent à la gaieté de l'un, la fatigue des autres **on dirait que**.

*(3) va a desmayarse de felicidad **parece que**.

Or, la syntaxe française permet la mise en relief avec le détachement à gauche (dans ce cas le sujet de la proposition subordonnée complétive (les remous constants)), qui est après repris par le pronom anaphorique (ils). On appelle ce procédé thématisation :

(1) *Les remous constants,* **on dirait qu**'*ils* concourent à la gaieté de l'un, la fatigue des autres.

Pour l'exemple (2), on obtiendrait une thématisation ainsi:

(2) *Les journalistes,* **on dirait qu**'*ils* ne se pressent pas beaucoup pour parler de votre livre.

Cependant, cette structure relève plutôt de l'oral, on ne la trouve pas souvent à l'écrit, et, quand c'est le cas, c'est pour représenter le français parlé à l'écrit.

Une autre particularité du Français parlé c'est l'érosion phonétique, caractéristique commune des processus de grammaticalisation et pragmaticalisation mentionnées *supra*. Ainsi, à l'oral, on pourrait avoir:

(5) quand y a beaucoup de voitures c'est, c'est très pollué en été on j'sens **on dirait qu**'j'ai la gorge qui m' pique (CFPP2000, *Discours sur la ville*, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle)

On trouve plusieurs cas de cette érosion phonétique à l'oral dans les chansons:

(6)Ils me disent, ils me disent
"Tu vis sans jamais voir un cheval, un hibou"
Ils me disent
"Tu viens plus, même pour pécher un poisson
Tu ne penses plus à nous
On dirait qu'ça te gêne de marcher dans la boue
On dirait qu'ça te gêne de dîner avec nous"
(**On dirait qu**'ça te gêne de marcher dans la boue)
(**On dirait qu**'ça te gêne de dîner avec nous) (Michel Delpech, chanson *Le Loir et le Cher*)

(7) **On dirait qu**'ça pleut
On dirait, **on dirait qu**'ça pleut bien
On dirait qu'ça pleut

On dirait, **on dirait qu**'ça pleut bien
Mais ça pleut quoi ?
Ça pleut de la joie
Ça pleut ici, ça pleut chez moi
Qui l'eut cru ? Moi je le crois... (Mathieu Boogaerts, chanson **On dirait qu'ca pleut**)

Nous avons trouvé quelques cas où le marqueur *on dirait que* est accompagné d'un adverbe de manière:

(8) Tout y passe : le nez, les dents, les sourcils, le menton, le cou, les mamelles, les mains, les pieds, les ongles, la peau... Et comme ça, pendant des pages. **On dirait bien que** Burton jubile à dénoncer avec tant de verve la surestimation amoureuse, à rabaisser l'objet aimé jusqu'à y voir «un étron dans un écrin que rien au monde ne pourrait vous faire désirer, que vous détestez, haïssez au point de vouloir lui cracher au visage». (Pontalis, Jean-Bertrand (2003), *Traversée des ombres*, Paris: Gallimard, p.159)

(9) — **On dirait bien que** vous êtes du genre à avoir connu le berlingot Dop, Omo est là et la saleté s'en va, Dubo-Dubon-Dubonnet, Saponite la bonne lessive, la Jouvence de l'abbé Souris, Zappy Max, les balais de bouleau des employés municipaux, les débats Bory-Charensol, Ridgway la peste et Libérez Henri Martin !... (Benoziglio, Jean-Luc (2004), *La voix des mauvais jours et des chragrins rentrés*, Éd. du Seuil, p. 144)

(10) Maruja finit par le déposer à l'entrée d'une avenue obscure, tout à l'est, vers Petare, dans les confins menaçants de la capitale vénézuélienne. Elle vient de tourner pendant un quart d'heure dans le quartier, sans parvenir à s'orienter. Elle a commenté cette errance avec de petits rires cristallins d'autodérision.

— **On dirait vraiment que** je ne veux pas que tu ailles à cette fête rejoindre Pepe ! (Perrut, Dominique (2009), *Patria o muerte*, Paris: Denoël,p. 414)

Ces adverbes agissent comme des quantificateurs, ils intensifient la subjectivité exprimée par le locuteur à travers le marqueur discursif.

Pour *parece que*, on a trouvé seulement une occurrence dans le corpus CREA:

(11) En las pinturas de Damián Flores, hay siempre un muro a la derecha. Como en el enorme poema de Paul Claudel La muralla interior de Tokio, del que me acuerdo a la vista de sus Laberintos, "hay siempre un muro a mi derecha", y como en el poema hay pontones, casas y avenidas, imágenes entre las que **bien parece que** un alma "pasa furtivamente entre los mundos desencajados" (ABC Cultural 30/2/2002: *La muralla interior de Damián Flores*, Madrid: Grupo Correo-Prensa Española).

Cependant, il nous semble un cas d'exception, vu qu'il s'agit d'un texte de presse, ce cas relève plutôt du style journalistique que de la structure linguistique. Nous avons tenté de chercher d'autres exemples avec l'adverbe *realmente* ou la locution adverbiale *en verdad*, mais on n'a pas trouvé d'occurrences enregistrées dans le corpus avec ces adverbes. Le marqueur espagnol n'accepte pas si facilement l'accompagnement d'un verbe comme le marqueur français.

De cette analyse, on peut en sortir quelques similitudes et divergences entre *on dirait que* et *parece que*:

Premièrement, on peut dire que ces deux marqueurs sont similaires en ce qui concerne l'invariabilité morphologique. Ils sont constitués par des verbes recteurs antéposés à une proposition complétive, introduisant donc une proposition subordonnée complétive. Mais, leur présence est optionnelle dans la structure syntaxique. La proposition subordonné complétive qu'ils introduisent peut être acceptable syntaxiquement et sémantiquement sans être introduite par le marqueur discursif. Néanmoins, les marqueurs discursifs ne peuvent pas être indépendants, ils doivent être accompagnés d'une proposition subordonné complétive.

Deuxièmement, leur position par rapport à l'énoncé dans lequel ils sont insérés est figée à l'écrit (MDP + Prop.Sub.Compl.). Cependant, le français oral peut accepter des structures de mise en relief (dislocation à gauche > thématisation).

Troisièmement, le marqueur français *on dirait que* peut être accompagné d'un verbe quantificateur, alors que le marqueur espagnol *parece que* n'accepte pas de variation.

Finalement, nous observons que le marqueur espagnol présente un figement plus marqué que celui français. On pourrait dire que *parece que* a subi une grammaticalisation plus forte que *on dirait que*, ce dernier présentant des variations entre l'écrit et l'oral et étant moins restrictif à l'accompagnement d'adverbes.

Nous continuerons maintenant notre étude contrastive au niveau sémantique, où nous allons prendre en compte la modalité, la médiativité et la polyphonie, domaines qui sont attachés aux marqueurs discursifs.

Niveau sémantique

Nous allons commencer notre étude sémantique par la **modalité**. Les marqueurs discursifs *on dirait que* et *parece que* mettent en place une modalisation autonymique, selon laquelle il y a une autoreprésentation qui peut renvoyer à l'énonciateur et qui peut être ramenable à "je dis X", "je pense X". Dans ce cas "X" note le signe autonyme, référent de l'élément énoncé, et il devient signifié et signifiant en même temps.

Dans le marqueur français *on dirait que* cette modalisation est marqué par le verbe *dire*, ainsi que par le conditionnel.

D'une part, il faut dire que "les marqueurs en *dire* jouent sur les paramètres de la personne et du prédicat verbal" (Steuckardt, A., 2016). C'est à dire, qu'ils peuvent marquer une prise en charge plus ou moins forte par le locuteur (dans les marqueurs comme *pour ainsi dire, comme on dit, comme dit le proverbe* le locuteur ne prend pas la prise en charge complètement, il la confère plutôt à une manière de dire ou au dire d'autrui (comme le proverbe); les marqueur en *dire* au futur comme *je dirai, je vais dire*, constituent des actes déclaratifs mais ils projettent l'acte déclaratif au-delà du moment de l'énonciation, saisissant l'acte déclaratif avant qu'il ne soit réalisé).

D'autre part, on sait que le conditionnel a mené beaucoup de discussions par rapport à ses divers aspects, mais les linguistes se mettent d'accord au moins à son emploi en tant que modal. Dans *on dirait que* le conditionnel permet au locuteur d'exprimer un point de vue *p* par inférence. Il ne prend pas la prise en charge de *p*, mais il évade la responsabilité de l'acte d'assertion. Le conditionnel permet ainsi d'exprimer la subjectivité du locuteur sans prendre la prise en charge. De cette manière *on dirait que + p* peut commuter avec *je crois que + p, il me semble que + p, je pense que + p*:

> (12) Il y a toujours un empêchement. Dès que c'est fête, comme par hasard, vous avez une invitation, un dîner, un anniversaire... **On dirait que** vous le faites exprès. Pour moi c'est important, je passe mon temps à le répéter. Je ne demande pas qu'on se voie tous les jours mais une fois de temps en temps pour les dates importantes.

Dans (12) *on dirait que* peut facilement être remplacé par *je crois que* ou *je pense que*. Le locuteur exprime son opinion en l'atténuant avec le marqueur. Il ne veut pas prendre la responsabilité d'affirmer "vous le faites exprès", mais il l'affirme par inférence. Si on remplace *on dirait que* par *je crois que*:

> (12)´ Il y a toujours un empêchement. Dès que c'est fête, comme par hasard, vous avez une invitation, un dîner, un anniversaire... **Je crois que** vous le faites exprès. Pour moi c'est important, je passe mon temps à le répéter. Je ne demande pas qu'on se voie tous les jours mais une fois de temps en temps pour les dates importantes.

La phrase dévient plus forte et directe, le ton du locuteur change, il ne s'agit plus d'une atténuation, mais il adapte un ton d'accusation et de reproche.

Un autre exemple:

(13) A la fin nous avons chanté “Jeunesse, jeunesse, printemps de beauté, marche le temps presse vers la vérité” et La Marseillaise. Marcher vers la vérité, c’est bien, mais **on dirait que** nous n’avons pas tous la même. (Domenach-Lallich, Denise (2001), *Demain il fera beau: journal d’une adolescente*, Bga Permezel, p. 80)

On voit ici aussi la subjectivité du locuteur. Il transmet son opinion mais sans prendre en charge l’assertion. On peut également remplacer *on dirait que* par *je crois que/il me semble que*:

(13)´ A la fin nous avons chanté “Jeunesse, jeunesse, printemps de beauté, marche le temps presse vers la vérité” et La Marseillaise. Marcher vers la vérité, c’est bien, mais **je crois que/il me semble que** nous n’avons pas tous la même.

Pour le marqueur *parece que*, la modalisation est marquée par le verbe *parecer*, qui est étymologiquement un verbe auxiliaire modal. Lorsqu’on utilise le verbe *parecer*, celui-là entraîne un jugement de perception. Sémantiquement, on ne peut plus rattacher ce verbe à la condition de vérité, une phrase ou un énoncé qui contient le marqueur *parece que* n’est pas jugé par rapport à la valeur de *vrai* ou de *faux*, mais selon la valeur de *possible*, qui relève d’une intuition élémentaire. On est placés ainsi dans le monde du possible ou du potentiel, avec de nombreuses variantes inférées:

(14) -Ahora se pasa el día en casa con mi hermana, y tengo que oír todos sus grandes méritos.

-Tu hermana quiere que le consigas un trabajo. Uno mejor que el que tiene ahora.

-Yo esperaba que se pelearan, pero **parece que** la relación va para largo. (Gopegui, Belén (2001), *Lo real*, Anagrama, p. 115)

Dans (14) la *p* (va para largo) qui suit *parece que* ne peut pas être jugée selon la condition de vérité puisque c’est un inférence, une supposition du locuteur. C’est une probabilité que la relation dure longtemps, mais ce n’est pas sûr. D’ailleurs, il n’y a pas moyen de savoir si la relation va durer ou pas en ce moment-là, le locuteur peut juste supposer, faire des inférences ou dire son opinion.

(15) -¿Me decía usted que reconocía a la muchacha que aparece con Julián en la foto?

La portera se concentró de nuevo en la imagen.

-No la había visto nunca. Muy mona.

-Por la foto **parece que** fuesen novios - sugerí, a ver si le pinchaba la memoria.

Dans (15) on peut voir également qu'il s'agit d'une inférence (à partir d'une photo) qui se traduit dans une possibilité/probabilité mais pas en vrai/faux.

Comme dans (12) et (13), (14) et (15) peuvent aussi être commutables avec *je pense/je crois/il me semble que* (en espagnol *creo*, ***me*** *parece que*):

(14)´ -Ahora se pasa el día en casa con mi hermana, y tengo que oír todos sus grandes méritos.

-Tu hermana quiere que le consigas un trabajo. Uno mejor que el que tiene ahora.

-Yo esperaba que se pelearan, pero **creo que** la relación va para largo.

(15)´ -¿Me decía usted que reconocía a la muchacha que aparece con Julián en la foto?

La portera se concentró de nuevo en la imagen.

-No la había visto nunca. Muy mona.

-Por la foto ***me*** **parece/creo que** *son* novios - sugerí, a ver si le pinchaba la memoria.

La *modalisation par discours autre* et la *modalisation autonymique* ont été beaucoup traitées par Jacqueline Authier-Revuz au sujet des discours rapportés, surtout dans le cas du discours indirect libre (DIL) et, plus récemment, du discours direct libre (DDL). Nous allons nous intéresser à ces derniers (DIL et DDL) car il nous semble qu'il y a des cas dans nos corpus où il est en rapport avec nos marqueurs discursifs.

Le DIL et le DDL, considérés comme des procédés littéraires, constituent des discours rapportés qui ont une autonomie structurelle et une indépendance syntaxique, puisqu'ils ne sont pas introduits par un verbe de parole ou de pensée. Dans le DIL et le DDL l'expression de la pensée d'un personnage se manifeste dans un contexte narratif :

(16) Pierre sent tout de suite sa tête tourner. Avec le mélange d'antidépresseurs avalé dans la journée, c'est agréable. Ce soir, il a juste envie d'oublier son chagrin, de déposer les armes dans sa guerre de deuil.

En bout de table, une femme embijoutée et trop bronzée parle d'un ministre qui s'est tiré une balle dans la tête quinze ans plus tôt. **On dirait que** le suicide est toujours d'actualité. Assis à côté de Laura, un vieux beau en remet une couche: -Si j'avais eu sa tête, c'est bien avant que je

me serais foutu en l'air! (Bois, Ariane (2009), *Et le jour pour eux sera comme la nuit*, Paris: Éd. Ramsay, p. 53)

(17) A medida que marcha la cuenta regresiva crece la excitación de la gente. A Eduardo le parece que la gente está, menos que triste o preocupada, en estado festivo. Existe un tema del que hablar a donde se vaya. Se debaten en los restaurantes los pro Irak y los pro Estados Unidos. La mayoría de la población **parece que** festejara. Tal vez los únicos preocupados son los poseedores de autos, con la noticia de la guerra el gobierno ha aprovechado para elevar el precio del combustible cinco veces sobre su precio normal. (Quesada, Roberto (2000), *Big Banana*, Barcelona: Seix Barral, p. 287, 288).

On peut apprécier dans (16) et (17) qu'il s'agit des DDL. Dans (16), le narrateur glisse les pensées du personnage Pierre. D'après le contexte textuel, on pourrait dire qu'il s'agit d'un "monologue intérieur" du personnage (il est un peu étourdi, il se trouve dans un endroit public (un restaurant ou un bar probablement), il est en chagrin, on peut donc facilement imaginer un personnage pensif, qui est en train de mener un monologue intérieur). Le narrateur profite de l'ambigüité référentielle de "on" pour citer des propos qu'il ne prend pas en charge lui-même. Dans (17), on remarque aussi le DDL. C'est les pensées du monologue intérieur du personnage Eduardo et non pas le récit narratif.

Puisque nos corpus ont été élaborés avec des textes compris entre 2000 et 2009, nous ne trouvons pas de cas de DIL (sachant que la particularité des DIL c'est qu'ils ont une combinaison de base passé simple + non-personne ou 3ème personne alors que pour les DDL le temps de base c'est le présent de l'indicatif). Cependant, nous pensons que ces marqueurs peuvent également se trouver dans les DIL avec les mêmes caractéristiques que les DDL.

Un autre domaine qui touche les marqueurs discursifs c'est celui de la **médiativité**, terme pour signaler que le locuteur présente une information dont il ne prend pas en charge la vérité, mais il donne à son interlocuteur la liberté de l'accepter, la rejeter ou la discuter. L'information transmise par le locuteur peut provenir d'un tiers non-spécifié, d'un ouï-dire ou d'une autre source de savoir dont il ne fait pas partie. La médiativité est souvent confondue avec les termes anglais *evidential* ou *evidentiality*, notion qui se rapporte à l'expression de la subjectivité, entraînant une source de savoir qui est présenté comme "évidente" et qui peut être une inférence ou une croyance du locuteur. Dans une phrase comme:

(18) **On dirait que** Marie est sympa.

Le marqueur *on dirait que* est un marqueur évidentiel car la proposition *p* qui suit est un raisonnement subjectif personnel du locuteur et non un raisonnement logique. Le locuteur juge Marie sympa selon sa propre expérience. Le marqueur *parece que* peut être aussi évidentiel:

> (19) **Parece que** (María) es una buena chica.

L'information est établie par le locuteur à partir son expérience personnelle, c'est son impression subjective qui est transmise par inférence.

Dans les marqueurs évidentiels on a une nuance de subjectivité qui est atténue par le marqueur. Le marqueur sert dans ces cas à adoucir la responsabilité de la prise en charge de la proposition *p*.

Cependant, la médiativité porte sur le discours d'autrui, elle se base sur une source de savoir autre que le locuteur. On trouve souvent cette médiativité dans les textes de presse:

> (20) La chanteuse américaine a été épinglée par une ONG de défense des droits de l'Homme après avoir chanté dimanche 15 décembre - contre un cachet de plus d'un million de dollars – dans la capitale angolaise, Luanda, lors d'un gala. La réception était sponsorisée par la milliardaire Isabel Dos Santos, la fille du président José Eduardo Dos Santos, au pouvoir depuis plus de 30 ans et accusé d'autoritarisme. C'est une récidive pour la diva. Selon un câble de Wikileaks, Mariah Carey avait déjà reçu un million de dollars, fin 2008, pour chanter devant le clan Kadhafi à l'occasion du nouvel an. "**On dirait que** Mariah Carey raffole de l'argent des dictateurs", a ironisé le président de la Human Rights Foundation, Thor Halvorssen. (France 24 , *Chanteurs et dictateurs: quand l'argent n'a pas d'odeur...*, http://webdoc.france24.com/dictateurs-chanteurs-argent-concert/)

On voit dans (20) que les propos du président de la Human Rights Foundation sont basés sur des informations qu'il a obtenu par ouï-dire ou par d'autres sources, mais il ne s'agit dans aucun cas d'une inférence ou d'une impression subjective personnelle.

> (21) En principio, **parece que** las universidades se decantan por aceptar la Prueba General de Bachillerato y no introducir ninguna otra para no complicar todavía más el acceso a la enseñanza superior, salvo donde sea estrictamente necesario, (por ejemplo, Traductores e Intérpretes) o en el caso de titulaciones con mayor demanda que oferta. (Rull. Revista de la Universidad de la Laguna, nº18, 05/2002: *El MEC cambia el acceso a la enseñanza universitaria*, Gabinete del Rector, Universidad de la Laguna)

Dans (21), le locuteur ne prend pas en charge la proposition p, il communique une information qu'il a obtenu par un tiers non-spécifié. En plus, le locuteur n'accorde pas la condition de vrai

ou faux à l'information, il ne fait que communiquer une information, et ce sera le lecteur du journal qui jugera si elle vraie ou fausse.

Il nous reste à traiter encore un domaine en lien avec les marqueurs discursifs: la **polyphonie**. Le grand précurseur de la polyphonie a été Mikhaïl Bakhtine, qui a réalisé ses analyses des romans de Dostoïesvki en fonction de la polyphonie littéraire. Plus tard, c' est Oswald Ducrot (1984) qui met en place la notion de polyphonie en sémantique en distinguant deux formes de polyphonie. La première, c'est le cas de la "double énonciation", en rapport avec le discours rapporté au style indirect. La deuxième forme comprend une hétérogénéité énonciative plus complexe qui implique une pluralité de voix dont le locuteur en fait partie. Récemment, les travaux de Henning Nølke sur la polyphonie linguistique présentent une approche scandinave à ce sujet.

Nølke (2008) dit par rapport à la polyphonie:

> "Constatons tout d'abord que la polyphonie est un fait d'interprétation. La polyphonie fait partie du sens que l'allocutaire attribue au texte qu'il entend ou lit. Il arrive qu'un texte qui est polyphonique pour tel interlocuteur ne le soit pas pour tel autre. Mais il y a aussi des textes qui sont perçus comme polyphoniques par tout un chacun (du moins après réflexion) indépendamment de leurs contextes." (Nølke (2008), *La polyphonie linguistique avec un regard sur l'approche scandinave*, Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris: Institut de Linguistique Française, p. 129).

Pour Nølke, la polyphonie peut se révéler à travers des modalités (il semble que, peut-être) ou des connecteurs (donc, mais). Nous avons déjà vu que nos marqueurs discursifs mettent en place une modalité autonymique, on peut donc facilement faire le rapport entre eux et la polyphonie.

Dans:

> (22) Déjà, par eux-mêmes, en marge des écrits destinés au public, les Cahiers comportent des marges. Que trouve-t-on dans ces marges? Des formules mathématiques, des schémas, des dessins esquissés, des chiffres mêlés avec des lettres... **On dirait que**, même à Valéry, les mots ne suffisent pas et que, paradoxalement, c'est parce qu'il y en a trop à disposition qu'ils viennent à lui manquer. (Pontalis, Jean Bertrand (2004), Le Dormeur éveillé, Paris: Gallimard, p. 55)

On peut interpréter ce passage dans le domaine de la polyphonie. La proposition *p* qui suit *on dirait que* semble reproduire plusieurs voix, dont celle de Valéry et du propre narrateur, Pontalis. La narration continue:

> (23) De nombreux écrivains étaient aussi des dessinateurs doués: Baudelaire, George Sand, Cocteau entre autres. Certains étaient peintres comme le poète Max Jacob. Les encres de Victor Hugo auraient pu suffire à le rendre célèbre. **On dirait que** tout écrivain, à un moment ou un autre, en vient à douter, même si, comme Flaubert, il a fait d'elle sa seule religion, que la littérature puisse tout exprimer, satisfaire nos cinq sens – pourquoi pas le sixième? (Pontalis, Jean-Bertrand (2006), *Le Dormeur éveillé*, Paris: Gallimard, p. 56)

On voit dans (22) et (23) que le narrateur veut exprimer le rapport d'autres écrivains avec la littérature, et que, en même temps, il s'inclut lui-même dans ce rapport en tant qu'écrivain littéraire. La polyphonie s'articule ainsi entre les écrivains (Valéry, Baudelaire, George Sand, Cocteau, etc.) et le propre narrateur (Pontalis). Le narrateur exprime de cette manière une subjectivité propre à travers la subjectivité d'autres voix, qui partagent son métier et les sentiments liés à ce métier.

Dans le cas de *parece que*:

> (24) En Tánger, en la oficina oscura de una tienda de tejidos, o en un restaurante de Madrid, o en la cafetería de un tren, un hombre le cuenta a otro fragmentos de la novela de su vida y las horas del relato y de la conversación **parece que** contienen más tiempo del que cabe en las horas comunes: alquien habla, alguien escucha, y para cada uno de los dos la cara y la voz del otro cobran familiaridad de lo que se conoce desde siempre. (Muñoz Molina, Antonio (2001), *Sefarad. Una novela de novelas*. Alfaguara, p. 141)

Il nous semble que les voix des deux personnages qui maintiennent la conversation et celle du narrateur se superposent. La subjectivité est exprimé de la part des propres personnages qui vivent l'expérience d'une longue conversation qui leur fait perdre la notion du temps mais en même temps celle du narrateur, qui se laisse emporter par la narration et partage l'impression subjective des personnages.

Cette étude contrastive au niveau sémantique nous permet de regrouper quelques caractéristiques communes des deux marqueurs:

Premièrement, les marqueurs *on dirait que* et *parece que* présentent une modalisation autonymique, qui permet au locuteur d'exprimer son opinion en l'atténuant avec le marqueur discursif. Dans ce cas, ils peuvent être commutables à "*je crois/je pense/il me semble que*". Ils

peuvent d'ailleurs présenter une modalité à travers le discours rapporté, plus précisément dans le DIL et le DDL.

Deuxièmement, les deux marqueurs peuvent marquer la médiativité, lorsque le locuteur transmet une information dont il ne prend pas en charge la responsabilité, et dont la source de savoir est autre que la sienne, ou, au contraire, lorsqu'il transmet une information dont la source est une inférence du locuteur.

Troisièmement, les marqueurs entrent dans le domaine de la polyphonie linguistique dans la mesure où ils peuvent être interprétés comme un signe d'une pluralité de voix, une hétérogénéité énonciative où plusieurs voix se superposent dont celle du locuteur inclue.

On distingue donc plusieurs champs dans lesquels nos marqueurs peuvent jouer un rôle, qui n'est pas toujours le même selon le champs dans lequel il se trouve. *On dirait que/parece que* exprimant une modalisation autonymique ne jouent pas le même rôle que *on dirait que/parece que* exprimant une médiativité. Les premiers seraient commutables par *je crois/je pense/il me semble que* alors que les deuxièmes seraient commutables par *j'ai entendu dire que*.

Nous retenons de cette analyse que, sémantiquement, les marqueurs *on dirait que* et *parece que* sont similaires. Ils présentent les même caractéristiques dans chaque domaine et ils peuvent être commutables par les mêmes structures dans chaque langue. D'ailleurs, on remarque aussi qu'ils peuvent être traduits l'un par l'autre dans les deux langues.

On passera maintenant au dernier niveau d'analyse contrastive: le niveau pragmatique, dans lequel nous allons aborder nos marqueurs en tant que marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire et nous allons présenter leurs valeurs.

Niveau pragmatique

Les marqueurs discursifs sont multifonctionnels, ils peuvent réaliser plusieurs fonctions selon le contexte dans lequel ils apparaissent. Pour cette analyse au niveau pragmatique, nous allons reprendre la typologie des marqueurs discursifs de Dostie 2004, introduite dans notre cadre théorique.

Selon cette typologie, nos marqueurs discursifs se situeraient dans la sous-classe de marqueurs illocutoires, qui se divise également en deux sous-classes : marqueurs d'interprétation et marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire. Nous considérons que les marqueurs *on dirait que* et *parece que* font partie de la sous-classe "marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire". Dostie 2004 les présente ainsi:

> "Ils ont la possibilité d'accomplir un acte illocutoire, le plus souvent expressif ou directif, parfois assertif. Il s'agit de mots-phrases ou de mots associés à un SN / une proposition traduisant l'état psychologique de l'énonciateur. Dans ce dernier cas, il y a normalement intégration syntaxique du SN ou de la proposition en question (on trouve les suites marqueur + Prép. SN, marqueur + que /si P). Ce sont alors les suites marqueur + Prép. SN ou marqueur que / si P qui réalisent l'acte illocutoire." (Dostie 2004, p. 47)

D'après cette définition, nous considérons que nos marqueurs peuvent agir d'une manière ou d'une autre selon le contexte et le locuteur. Nous allons donc distinguer plusieurs valeurs de nos marqueurs discursifs selon le contexte dans lequel ils apparaissent :

- Valeur d'atténuation

C'est le cas des marqueurs qui mettent en place une modalité et qui peuvent être remplacés par un sujet "je". Dans ces cas, les marqueurs discursifs servent à atténuer le discours de l'énonciateur, il ne prend pas entièrement la responsabilité de l'énonciation, il y a une mise à distance entre l'énonciateur et son discours.

> (25) Toujours marmottant dans sa barbe, le posa sur le bar, se baissa, sortit un magnun de Champagne et commença à titiller le bouchon en prenant tout son temps.
>
> -Bon... fit-il en s'adressant à eux tous, **on dirait que** mon associé vient de donner un héritier à la couronne... (Gavalda, Anna (2008), La Consolante, Le Dilettante, p.536)

On voit dans (25) que l'énonciateur ne veut pas affirmer tout simplement que son "associé vient de donner un héritier à la couronne", il atténue l'affirmation avec le marqueur discursif. Il prend une mise à distance et évade la responsabilité de l'énonciation.

Le marqueur espagnol présente la même valeur:

> (26) Otro problema propio del carácter nuestro es que la clase intelectual **parece que** habla en chino para la gente, como observó en tiempo de la República el profesor André; cosa igualmente frecuente hoy, como he tenido ocasión de recordar en otro capítulo.

On peut apprécier dans (25) et (26) qu'il y a un "je" derrière qui ne veut pas se prononcer directement, mais qui se manifeste quand même à travers les marqueurs.

- Valeur inférentielle ou de présupposition hypothétique

Cette valeur manifeste des inférences ou des présuppositions du locuteur. Elles peuvent avoir une source subjective:

> (27) Elle se tut soudain, comme si une incongruité lui avait échappé.
>
> -Je veux dire, corrigea-t-elle, embarrassée, que notre frère est si secret, si lointain. Enfin, il vit en ascète, entièrement occupé par ses recherches scientifiques, **on dirait que** rien d'autre ne compte. Peut-être est-ce une façon d'oublier... Seule une folle passion a pu nouer si vite ce lien entre eux, poursuivit-elle, rêveuse. Elle était très belle, très jeune, très bizarre, vraiment... (Garat, Anne-Marie (2006), *Dans la main du diable*, Actes Sud/Leméac, p. 176)

Mais aussi une source autre, comme le ouï-dire

> (28) Se casó y durante unos años todo fue bien, nació la niña el día del Pilar y por eso se llama Pilar, pero luego con la guerra vinieron todos los males, su padre y su hermano mayo emprendieron un viaje a Burgos con el dueño de las bodegas y **parece que** se toparon con una patrulla y nunca más se supo de ninguno de ellos. (Marsé, Juan (2000), *Rabos de lagartija*, Lumen, p.219)

Dans les deux cas, le locuteur se sert des marqueurs discursifs pour exprimer une présupposition dont il n'assume pas la responsabilité totale.

- Valeur de reformulation ou de reprise

Les marqueurs discursifs peuvent également reprendre leur contexte textuel ou énonciatif antérieur pour le reformuler dans une nouvelle phrase ou le résumer. C'est le cas dans (29) et (30):

> (29) Un docteur portugais qui nous a conduites partout en auto, nous a offert à déjeuner (j'étais avec ma cousine Clara, la fille d'oncle Samuel, et son amie Madeleine), puis nous a emmenées à Curia, où nous avons visité avec lui le Palace Hôtel, l'établissement thermal et le parc romantique, et, en fin de compte, Francesco (le docteur) s'est épris de moi! Du moins, c'est ce qu'affirme ma cousine Clara. **On dirait que** je plais aux Portugais. (Torrès, Tereska (2000), *Une Française libre: journal 1939-1945*, Phébus, p.61)
>
> (30) La pianista española Alicia de la Rocha nunca fue una mujer bonita. Pequeña, de aspecto frágil, solo hay que oírla tocar para darse cuenta de la tremenda fuerza interior que posee, y del

torrente de belleza que es capaz de generar. No **parece que** su apariencia poco llamativa haya frenado en absoluto su brillante carrera internacional. (Giménez Bartlett, Alicia (2002), *La deuda de Eva. Del pecado de ser feas y el deber de ser hermosas*, Lumen, p.124)

- Valeur d'expression de subjectivité

Les marqueurs on dirait que et parece que peuvent exprimer plusieurs types de subjectivité :

(31) La pièce est dans la pénombre. Pas dans l'obscurité, mais dans un jour douteux. Les volets sont toujours ouverts, mais les lourds rideaux sont tirés. **On dirait que** la clarté n'ose. Tout à l'heure, le bosco a allumé la luciole. Elle promène sa clarté bleue sur les regards et les rides, sur les cheveux âgés, sur les mains tachées de vieux, sur les lèvres sans chair, les dos abîmés, les peaux crépuscule, les vêtements usés, les chaussures de pluie. Le bosco les regarde. Il les regarde comme on dit adieu, au plus loin de la jetée. Il les regarde une à une. (Chalandon, Sorj (2006), *Une promesse*, B. Grasset, p. 189)

Dans (31), la subjectivité fait partie du récit narratif, c'est la subjectivité du narrateur, qui est manifestée à travers la description narrative.

(32) No hace mucho tiempo he visto en la televisión un reportaje sobre los niños de los basureros de Nicaragua. Pregúntenles a ellos por la escuela. Pregúntenles a ellos por la educación en América. Vayan por México DF y pregúntenles a los niños del pegamento por la educación. A veces **parece que** nada cambia en el mundo. (Vargas, Chavela (2002), Y si quieres saber de mi pasado, Aguilar, p. 42)

Dans (32), il s'agit d'une subjectivité personnelle, celle du locuteur. Dans ce cas, on peut même apprécier un ton d'indignation par rapport à la proposition *p* "nada cambia en el mundo". Le locuteur exprime son opinion subjective à travers le marqueur parece que, en ajoutant une touche de tristesse et d'impuissance en même temps devant la situation du contexte.

- Valeur d'expression d'intensification ou d'exagération

Ces marqueurs peuvent contribuer aussi à exagérer la proposition p qui les suit. Dans ce cas, *p*, est une assertion qui intensifie ou exagère l'information donné par le locuteur, et c'est le marqueur qui l'atténue. *P* est toujours une proposition fausse. L'exagération se construit à partir d'une notion d'apparence + p exagéré > **on dirait que** *p*, mais non *p* / **parece que** *p*, mais non *p*.

(33) Elle se retourna et vit un vieillard. Franck faisait un effort pour garder son teint kakou mais il était exténué, trempé, voûté, livide, les yeux rouges et les traits tirés.

-**On dirait que** tu as dix ans de plus...

-Possible. Je suis crevé, là... J'ai mal dormi et puis j'aime pas faire ce genre de banquet... C'est toujours la même assiette.. Tu veux que je te dépose à Bobigny? J'ai un deuxième casque... J'ai juste mes commandes à préparer et on y va. (Gavalda, Anna (2004), *Ensemble, c'est tout*, Le Dilettante, p. 266)

Dans (33) p se montre comme une intensification ou une exagération de la part du locuteur. On dirait que marque la non vérité de p, en l'atténuant. Il s'agit d'une "apparence". Le locuteur aurait pu dire "Tu as l'apparence d'avoir dix ans de plus, mais tu ne les as pas".

(34) Elle ne savait plus, bredouilla, le lui donna, chercha la sortie en se tenant aux murs et se retrouva dans la rue, pantelante et couverte de sueur.

Elle croisa le vigile :

-…

-Ça va? **On dirait que** t'as vu un fantôme...

-Fatiguée...

Elle était gelée, croisa les pans de son manteau sur son bas de survêtement trempé et partit dans la mauvaise direction. Quand elle réalisa enfin où elle se trouvait, elle longea la ligne blanche pour attraper un taxi. (Gavalda, Anna (2004), *Ensemble, c'est tout*. Le Dilettante, p. 311)

Le locuteur du (34) sait bien que son interlocuteur n'a pas vu un fantôme, mais il utilise l'expression pour exagérer son impression. Comme dans (33), *on dirait que* sert à atténuer et à introduire l'expression d'exagération en permettant au locuteur de ne pas prendre la prise en charge de la phrase. On peut ainsi avoir l'enchaînement suivant: contexte: elle a l'air de ne pas être bien > apparence *p* > *tu as vu un fantôme* > mais non *p*. Encore un exemple similaire:

(35) Sa petite robe seventies, ses hanches, ses ballerines, sa flopée de gamins dans la nature, ses projets de débroussaillage, son sens de la repartie, ses larmes quand on s'y attendait le moins, et maintenant l'hélitreuillage du molosse en quatre secondes et demie, c'était...

C'était trop pour lui.

Elle était revenue les mains vides.

-Qu'est-ce que vous avez? Fit-elle en s'époussetant les cuisses, **on dirait que** vous venez de voir la Vierge en short. Ce sont les enfants du pays qui disent ça... J'adore cette expression..."Ho

! Mickaël ! T'as vu la Vierge en short ou quoi?!?... Une bière? (Gavalda, Anna (2008), *La Consolante*, Le Dilettante, p. 401)

Le marqueur espagnol *parece que* présente également cette valeur:

(36) Volver.

Hay que volver a España de vez en cuando. Hay que volver para darse cuenta de que en la vida real la gente va al trabajo, hace la compra, el amor, la colada y la comida, y no está a punto de matarse en cada una de estas tareas. Hay que volver a España. Un colombiano me decía que cuando los españoles discuten **parece que** van a matarse, pero, asombrosamente, luego no pasa nada. (Elvira Lindo, El País, 22/12/2004, Diario el País S.A, Madrid)

Avec le verbe *parecer*, cette notion d'apparence est encore plus marquée. Dans (36) on pourrait paraphraser: contexte: les espagnols se battent > apparence: *ils vont se tuer* > mais finalement non. Le locuteur intensifie ou exagère le fait que les espagnols se battent fort en disant qu'ils vont s'entretuer, alors qu'il sait que ce n'est pas vrai.

(37) Nadie se va de este mundo sin pagar sus deudas: deudas emocionales, deudas de honor, deudas de pudor, deudas de egoísmo, de mezquindad, de rencor, de odio, de maldad. Y por supuesto, las deudas de amor, también se pagan. Y a precio de oro. Se pagan con tristeza, con depresiones, con enfermedades físicas, con insatisfacción, con una especie de pertinaz mala suerte que se va apoderando del individuo y le hace decir: "Menuda racha que llevo, **parece que** me han echado un mal de ojo". (Ameztoy, Begoña (2001), *Escuela de mujeres*, Grupo Anaya, p. 142)

On peut appliquer la même explication pour (37). Il m'arrive des choses négatives > apparence: on m'a jeté un mauvais sort > mais non apparence.

- Valeur d'expression de l'ironie ou du sarcasme

Toujours en rapport avec l'intensification ou l'exagération, ils nous semble des fois que cette valeur peut se transformer en ironie. Dans ce cas, on peut apprécier non seulement l'exagération mais aussi un ton moqueur du locuteur, qui utilise la dérision ou la raillerie pour mettre en place l'ironie. Ces valeurs s'appuient souvent sur des expressions familières ou colloquiales, ou des clichés.

(38) -Tu plaisantes, là ?

Il était paniqué.

-Mais oui, je plaisante... Tu es beaucoup trop vieux ! Et puis tu dois être trop poilu...

-Pas du tout ! Pas du tout ! Je suis juste poilu comme il faut !

Elle riait.

-Allez. Tombe au moins la veste et desserre ta cravate...

-Pff, j'ai mis trois plombes à faire le nœud...

-Regarde-moi. Nan, pas comme ça... **On dirait que** t'as un balai dans le cul, détends-toi... Je ne vais pas te manger, idiot, je vais te croquer.

-Oh, oui... fit-il suppliant, croque moi, Camille, croque-moi... (Gavalda, Anna (2004), *Ensemble, c'est tout*. Le Dilettante, p. 283)

On peut facilement apprécier dans (38) le ton moqueur du locuteur, qui met en place son ironie à travers le marqueur et une expression colloquiale.

(39) Entramos en La Macarena, un pequeño local en el Gòtic frecuentado por profesionales de la noche (en el sentido más bíblico) y extranjeros que **parece que** lleven tres meses sufriendo el jet lag, pues lo hacen todo a deshoras. Está lleno. Tomamos algo y comprobamos que aquí se conoce todo el mundo. (El País. *El País de las tentaciones: Apura la marcha*, 14/02/2003, Madrid: Diario El País)

Dans (39), le locuteur utilise le cliché étrangers/touristes > jet lag, pour exprimer une exagération et, avec elle, une ironie implicite.

De cette dernière analyse contrastive au niveau pragmatique on peut retenir que les marqueurs *on dirait que* et *parece que* sont multifonctionnels, ils peuvent représenter plusieurs valeurs selon le contexte dans lequel ils se trouvent mais aussi selon l'attitude ou le ton du locuteur. Nous voulons remarquer que ces valeurs relèvent d'une interprétation de notre part, et qu'il se trouve qu'il y ait plusieurs valeurs que nous n'avons pas trouvées dans les textes de nos corpus mais que ces marqueurs puissent également les remplir.

Pour conclure cette étude pragmatique, nous avons voulu faire une analyse statistique sur nos corpus et les valeurs pragmatiques des marqueurs discursifs, afin de voir s'il y a des valeurs qui prédominent sur les autres.

Voici notre analyse statistique:

	On dirait que	**Parece que**
Valeur d'atténuation	33	24
Valeur inférentielle ou de présupposition hypothétique	30	44
Valeur de reformulation ou de reprise	7	6
Valeur d'expression de subjectivité	17	18
Valeur d'expression d'intensification ou d'exagération	8	6
Valeur d'expression de l'ironie ou du sarcasme	1	1

Cette analyse statistique nous permet de conclure que, même si les deux marqueurs présentent les mêmes valeurs, ils ont des prédispositions vers des valeurs différentes. On remarque que le marqueur *on dirait que* présente plus de cas avec une valeur d'atténuation, alors que pour le marqueur *parece que* c'est la valeur inférentielle ou de présupposition hypothétique qui prédomine.

Si pour l'analyse syntaxique nous avions constaté que le marqueur *parece que* présentait une grammaticalisation plus forte que celle du *on dirait que*, il nous semble que ces deux marqueurs ont subi le processus de pragmaticalisation au même niveau puisqu'ils présentent les mêmes

caractéristiques sémantiquement (modalisation, médiativité, polyphonie) et pragmatiquement (en tant que marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire avec les mêmes valeurs d'usage).

Finalement, nous voulons faire la différence entre les marqueurs espagnols *parece que* et *parece ser que*, qui se construisent de manière similaire mais qui n'expriment pas le même sens. Le premier, *parece que*, correspondrait au marqueur français *on dirait que*, comme on a vu tout au long de ce travail, alors que le deuxième, *parece ser que*, commute plutôt avec le marqueur français *apparemment*, constituant des marqueurs d'ouï dire.

3. Conclusion

Suite à notre travail, nous avons remarqué que l'étude des marqueurs discursifs est en plein essor. Il y a de plus en plus de linguistes qui s'y intéressent étant donné la complexité du sujet. Le domaine des marqueurs discursifs reste cependant toujours flou et les divergences au niveau conceptuel entre différents linguistes posent des problèmes qui n'aident pas à avancer.

On retient d'une manière générale que les marqueurs discursifs se caractérisent par un figement (morphologique et dans certains cas syntaxique), qu'ils ne modifient pas la valeur de vérité des énoncés et qu'ils sont multifonctionnels : ils peuvent servir à exprimer plusieurs valeurs qui permettent d'accéder à la subjectivité du locuteur/énonciateur.

En ce qui concerne les marqueurs *on dirait que* et *parece que*, nous constatons que, morphologiquement, ils répondent aux caractéristiques générales des marqueurs discursifs présentant des structures figées ; syntaxiquement, leur présence est optionnelle et ils ne peuvent pas être indépendants de la proposition subordonnée complétive qui les suit ; sémantiquement, ils touchent plusieurs domaines : la modalisation, la médiativité et la polyphonie ; et pragmatiquement, ils sont multifonctionnels, en tant que marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire ils peuvent répondre à plusieurs valeurs. Nous en avons distingué 6 (valeur d'atténuation, valeur inférentielle ou de présupposition hypothétique, valeur de reformulation ou de reprise, valeur d'expression de la subjectivité, valeur d'expression d'intensification ou d'exagération, valeur d'expression de l'ironie ou le sarcasme).

Par rapport aux processus de grammaticalisation et pragmaticalisation nous avons observé que le marqueur espagnol *parece que* présente une grammaticalisation plus forte que le marqueur français *on dirait que*, puisqu'il n'accepte pas l'accompagnement d'adverbes et il ne présente pas d'érosion phonétique à l'oral. Nous considérons que les deux marqueurs sont au même niveau de pragmaticalisation: ils comportent les mêmes valeurs et ils sont commutables par les mêmes expressions dans chaque langue.

En définitive, *on dirait que* et *parece que* présentent plus de similitudes que de divergences. Même si, comme on a vu dans notre analyse statistique, ils sont plus prédéterminés pour une valeur ou pour une autre, ils peuvent facilement être remplacés dans l'autre langue l'un par l'autre. Les valeurs qu'ils peuvent potentiellement exprimer c'est en fin de comptes les mêmes.

Pour conclure, nous voudrions laisser ouvertes plusieurs voies d'étude possibles de nos marqueurs, qui pourraient compléter ce mémoire. D'une part, il nous semblerait intéressant

d’approfondir dans l’étude des marqueurs avec les discours rapportés (DIL et DDL) dans la littérature. D’autre part, faire une étude contrastive des mêmes marqueurs dans les autres langues romanes pourrait nous offrir plusieurs informations à recueillir qui peuvent contribuer dans l’étude. Finalement, ce serait également enrichissant d’appliquer la traduction dans une analyse contrastive. Même si on pense que ces deux marqueurs peuvent facilement être commutables entre eux, il faudrait voir si c’est toujours le cas lorsqu’il s’agit d’une traduction.

4. Bibliographie et sitographie

Andersen, H-L (2007), *Marqueurs discursifs propositionnels*, Langue française 2007/2 (n° 154), p. 13-28. Disponible sur https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2007-2-page-13.htm [Date dernière consultation 04/10/2018]

Anscombre Jean-Claude, Ducrot Oswald (1976). L'argumentation dans la langue. In: *Langages*, 10e année, n°42,. Argumentation et discours scientifique. pp. 5-27. Disponible sur https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1976_num_10_42_2306 [Date dernière consultation 06/10/208]

Authier-Revuz Jacqueline. Repères dans le champ du discours rapporté. In : *L'Information Grammaticale*, N. 55, 1992. p. 38-42. Disponible sur https://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1992_num_55_1_3186 [Date dernière consultation 06/10/2018]

Dostie, G. (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. De Boeck Supérieur, « Champs linguistiques », Chapitre 1 et 2, p. 19-77

Gómez-Jordana Ferary, S. & Anscombre, J. (2015). Introduction : *Dire et ses marqueurs*. *Langue française*, 186, (2), p. 5-12. Disponible sur https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2015-2-page-5.htm [Date dernière consultation 10/10/2018]

Guentchéva, Zlatka (2014), Peut-on identifier, et comment, les marqueurs dits “médiatifs” ?, in *MÉDIATIVITÉ, POLYPHONIE ET MODALITÉ EN FRANÇAIS* Jean-Claude Anscombre, Evelyne Oppermann-Marsaux**,** Amalia Rodriguez Somolinos, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 35-50

Lamiroy, Béatrice (1999). Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation. In: *Langages*, 33e année, n°135. Les auxiliaires : délimitation, grammaticalisation et analyse, sous la direction de Hava Bat-Zeev Shyldkrot. p. 33-45.

Myong, Soon Kim (2004), Une description des marqueurs évidentiels on dit que et on dirait que, *Travaux de linguistique*, vol. nº48, no. 1, p. 41-52. Disponible sur https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2004-1-page-41.htm [Date dernière consultation 07/10/2018]

Nølke, Henning (2008), *La polyphonie linguistique avec un regard sur l’approche scandinave*, Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF08), Paris : Institut de Linguistique

Française. Disponible sur https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08343.pdf [Date dernière consultation 08/10/2018]

Paillard, D (2011), *Marqueurs discursifs et subjectivité*, Publications des universités de Rouen et du Havre

Perrin, Laurent (2004), La notion de polyphonie en linguistique et dans le champ des sciences du langage », *Questions de communication*, 6, p. 265-282. Disponible sur https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4445#quotation [Date dernière consultation 08/10/2018]

Prévost, S (2006). *Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation: des relations complexes*. Les cahiers de praxématique, Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée. Disponible sur https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087998/document [Date dernière consultation 02/10/2018]

Pusch, C.D (2006) *Marqueurs discursifs et subordination syntaxique : La construction inférentielle en français et dans d'autres langues romanes*. Disponible sur http://www.romanistik.uni-freiburg.de/pusch/Download/construction_inferentielle.pdf [Date dernière consultation 30/09/2018]

Rodríguez Somolinos, Amalia (2001) , « Présentation : Les marqueurs du discours – approches contrastives », *Langages* 2011/4 (n° 184), p. 3-12 Disponible sur https://www.cairn.info/revue-langages-2011-4-page-3.htm [Date dernière consultation 02/10/2018]

Steuckardt, Agnès (2016), À la recherche du consensus : on va dire, on va dire ça, on va dire ça comme ça, in *Histoires de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*, Laurence Rouanne et Jean-Claude Anscombre p.293-314. Disponible sur https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01676977/document [Date dernière consultation 10/10/2018]

Traugott, E.C (2008) , *Grammaticalization, constructions and the incremental development of language: Suggestions from the development of Degree Modifiers in English*, disponible sur https://web.stanford.edu/~traugott/resources/TraugottEckardtProofs.pdf [Date derière consultation 29/09/2018]

Tutescu, Mariana (2003), *La modalité épistémique du PARAÎTRE dans les langues romanes*, in Actas des XXIII Congreso Internacional de Linguística y Filología Románica vol. II, Max Niemeyer Verlag, p. 441-450

Corpus

Frantext (www.frantext.fr), ATILF

Corpus CREA (http://corpus.rae.es/creanet.html), Real Academia Española